ténébreux et les plus malpropres du cœur humain. A ce titre, nous avons fait bon accueil à la suite de causeries humoristique et morales que nous adresse, en cet ordre d'idées, notre cher collaborateur le Dr L. GRELLETY, certains d'avance qu'elles ne peuvent manquer d'intéresser tout particulièrement nos lecteurs.

La Rédaction de L'Hygiène Pratique.

Toute ma vie, j'ai cotoyé des avarés ; ce contact répugnant a jeté un ombre sur mon existence, et l'a remplie parfois de cauchemars ! ..

Aujourd'hui encore, arrivé à un âge où on a entrevu toutes les vilénies humaines, et où on les envisage avec plus de pitié que de colère, je me détourne avec écœurement des avarés, comme on évite les animaux rampants, ce qui est gluant et visqueux.

La tolérance de la maturité n'a nullement entamé mes répugnances juvéniles, pour ceux qui n'ont d'autre idéal que d'empocher des sesterces. J'ai grandi dans ce mépris pour l'égoïsme liardeur, une chose honteuse et bête, qui blesse le juste et le vrai.

En apportant, après tant d'autres, mon contingent de dédains contre cette platitude, il me semble que j'accomplis un acte de justice. L'heure est opportune, car notre génération en décadence est atteinte de la folie de la richesse, de la folie des grandeurs : " Chacun poursuit l'argent à en perdre la tête, et beaucoup la perdent. "

L'avare, c'est l'ennemi de notre société moderne, avide de philanthropie ; c'est l'ennemi des cœurs généreux, de toutes les institutions de bienfaisance destinées à atténuer les maux du paupérisme ; c'est l'ennemi de la doctrine sublime qui recommande aux hommes de s'aimer les uns les autres ; c'est l'ennemi de toutes les mani-

festations artistiques, qui tendent à nous élever toujours plus haut, vers l'infini :

L'art est saint : Dieu le fit afin que dans le monde
Tout ne se courbât pas devant la force et l'or !

On peut dire des avarés ce que Zola, dans ses *Haines*, attribue aux nuls et aux impuissants : " Rien de plus irritant que ces brutes qui se dandinent sur leurs deux pieds, comme des oies, avec leurs yeux ronds et leurs bouche béante. — Ils vous arrêtent au passage pour vous baver leur médiocrité à la face. Que pouvons-nous faire de ces gens là ? — Les voici sur nos bras, en temps de luttes et de marche forcées. — Au sortir du vieux monde, nous nous hâtons vers un monde nouveau.

— Ils se pendent à nos bras, ils se jettent dans nos jambes, avec des rires niais, d'absurdes sentences ; ils nous rendent les sentiers glissants et pénibles. — Nous avons beau nous secouer, ils nous pressent, nous étouffent, s'attachent à nous. — Eh quoi ! nous en sommes à cet âge où les chemins de fer et le télégraphe électrique nous emportent, chair et esprit, vers l'infini et l'absolu, à cet âge grave et inquiet où l'esprit humain est en enfantement d'une vérité nouvelle, et il a là des hommes de néant et de sottise qui nient le présent, croupissent dans la mare étroite et nauséabonde de leur banalité. — Les horizons s'élargissent, la lumière monte et emplît le ciel. Eux, ils s'enfoncent à plaisir dans la fange tiède où leur ventre digère avec une voluptueuse lenteur ; ils bouchent leurs yeux de hiboux que la clarté offense, ils craignent qu'on les trouble et qu'ils ne peuvent plus faire leurs grasses matinées, en ruminant à l'aise le foin qu'ils broient à pleine mâchoire au râtelier de la bêtise commune. "

Ce qui m'indique surtout contre l'insolente royauté des avarés, qui devraient